

Clairvivre, laboratoire d'espoir

Projet architectural et social exemplaire, la cité sanitaire de Clairvivre s'est implantée au début des années 1930 près de Hautefort, en Dordogne, pour lutter contre les ravages de la tuberculose. Progressivement, le sanatorium a cédé la place à un Centre de Rééducation Professionnel.

« On assiste à une réelle prise de conscience par tous les acteurs impliqués dans la vie de la cité, élus compris, du potentiel de Clairvivre et de sa nécessaire évolution. Nous sommes dans une période charnière de réflexion, tant dans le domaine médico-social que patrimonial », se réjouit Christian Morel, directeur de Clairvivre depuis 2005. Offrant un panorama infini sur vallées et collines au-delà du château de Hautefort, son bureau est installé au huitième étage du « Grand Hôtel ». Ce bâtiment central, qui épouse le mouvement du sol, n'arbore pas la triste mine des anciens sanatoriums. Son esthétisme l'a conduit à être d'emblée comparé aux grands palaces de son époque.

L'architecture de Clairvivre plonge le visiteur dans une série d'anticipation. Au détour d'un virage, surgit soudain un ensemble homogène de constructions des années trente. Cette étrange identité vient de lui valoir l'obtention du label « Patrimoine du XX^e siècle ». Aujourd'hui dédié à l'accueil des travailleurs handicapés, le village, encore peuplé d'un millier d'habitants, déroule de part et d'autre de la départementale 5 des immeubles aux silhouettes de paquebots comme des pavillons aux joyeuses teintes pastel, entrecoupés d'espaces verts aux délicieuses compositions. Poste, salon de coiffure, supérette, bar, garage, rien ne semblerait distinguer Clairvivre d'un bourg ordinaire, si ce n'est une atmosphère encore tout imprégnée d'une histoire extraordinaire.

Un projet pour 5 000 habitants

31 juillet 1933. Les cris émerveillés des habitants du canton et des invités célèbres retentissent devant la féerie qui charmarre les eaux tranquilles du lac de Born. Sous le ciel de Clairvivre embrasé par un tonitrueux feu d'artifice, Albert Delsuc, son premier directeur, tente de dissimuler sa profonde émotion. Après bien des péripéties, des concessions mais jamais de renoncement, il a enfin vu surgir de terre son « véritable laboratoire de la condition humaine ». Les ravages du gaz moutarde de la Grande Guerre peuvent enfin s'enfouir dans leurs terriers d'apocalypse, l'heure est venue d'une nouvelle espérance pour les tuberculeux, parias d'une société qui leur ergote sa solidarité.

Albert Delsuc est lui-même un ancien gazé. Les cures d'air et de repos dispensées dans des sanatoriums, qui se multiplient depuis la loi Honnorat de 1919, ne parviennent qu'à consolider les patients, qui rechutent dès qu'il s'agit de reprendre le travail. Delsuc a été nommé en 1924 secrétaire général de la Fédération Nationale des Blessés du Poumon et des Chirurgicaux, créée entre autres pour obtenir une égalité de pension entre les mutilés de 14-18 et les tuberculeux, jusque-là très défavorisés. Delsuc parvient à leur avoir une pension à taux de cent pour cent, puis une indemnité de soins.

Sa forte personnalité, alliée à ses convictions radicales-socialistes, infléchit la ligne politique de la fédération. Inspiré par des expériences britanniques, il a l'idée de les dépasser en créant un village sanitaire bâti aussi sur un projet social, une cité idéale, refuge pour les déshérités. Il présente l'étude d'une véritable ville, prévue pour 5000 habitants, accompagnée des structures médicales idoines, et de tous les atouts d'épanouissement culturel.

Robert-Henri Hazemann, médecin-hygiéniste et membre du conseil d'administration de la FNBPC, est un allié précieux d'Albert Delsuc. Il partage ses convictions et lui apporte sa caution scientifique. Pour Hazemann, le bonheur doit s'appréhender comme une science, la

maladie résulte d'une mauvaise adaptation de l'homme à son milieu, il faut donc introduire un ordre sanitaire nouveau qui permette au malade d'optimiser ses capacités intellectuelles et physiques. L'esprit qui animera Clairvivre sera ainsi partie prenante du traitement. Les familles des patients seront logées confortablement, elles pourront faire leurs achats dans des magasins généraux qui auront le monopole du commerce. Les bénéfices, cumulés avec ceux procurés par les ateliers où travailleront les patients, permettront d'autofinancer en partie le fonctionnement de la cité. L'autarcie de l'espoir est en marche.

Quand la réalité approche l'utopie

Le principe du projet étant acquis, il reste à lui trouver un site d'accueil, assez sauvage pour que la population autochtone ne soit pas effarouchée, comme elle peut l'être dans les villes, par la proximité d'un tel rassemblement de tuberculeux.

Albert Delsuc est né à Villefranche-du-Périgord, il connaît bien les vastes forêts de Dordogne, et ses prospections l'y conduisent naturellement. Son choix se porte sur un massif forestier de la commune de Salagnac. Le célèbre troubadour Bertran de Born, qui depuis son château de Hautefort devait se plaire à chevaucher au creux des vallées bordées d'opulents feuillus, n'aurait pu imaginer que huit cents ans plus tard, une ville entière surgirait du néant verdoyant.

Albert Delsuc ne parviendra pas à obtenir la totalité des crédits nécessaires au fonctionnement intégral de son projet. Mais sa ténacité, son influence dans les milieux politiques, permettront à son utopie de se matérialiser dans ses plus grandes lignes.

Un troisième homme entre alors en piste dans la saga de Clairvivre, qu'il va à jamais marquer de son empreinte. Pierre Forestier est un jeune architecte qui a suivi les cours d'Auguste Perret, le maître du béton armé. On lui demande d'exercer ses talents dans un rigoureux cadre d'économies. Trois équipes d'ouvriers se relaient jour et nuit.

Le coteau de Clairvivre, disposé comme un amphithéâtre, a l'avantage de s'ouvrir vers le sud et de procurer à tous les bâtiments un ensoleillement adéquat. La nature, par son influence sur la santé et l'équilibre psychologique, est un des piliers du programme thérapeutique. Elle est partout présente au sein des équipements, des parcs, des jardins privés. Ferdinand Duprat, architecte paysagiste renommé, reçoit la charge d'édifier un grand parc qui établit une liaison douce entre zones industrielle et résidentielle.

Albert Delsuc doit rabattre certaines de ses grandioses ambitions. Ainsi ne verront pas le jour les projecteurs multicolores qui devaient balayer « à deux mille mètres de distance les eaux du lac, les jours de fête nautique ». Comme l'a été son chantier, il aspire maintenant à ce que la cité, par son fonctionnement quotidien, devienne un vivier d'emplois pour la région. C'est sans compter avec la peur toujours vivace de la maladie qui parasite la campagne de recrutement. Delsuc pallie ces difficultés en offrant divers avantages aux nouveaux arrivants, comme le loyer gratuit.

Clairvivre se rapproche décidément toujours davantage d'un idéal social. L'idée centrale d'Albert Delsuc a prévalu, le tuberculeux est considéré comme un être humain à part entière, qui éprouve les mêmes besoins que les autres. On en oublierait presque qu'on est ici pour se soigner, alors que Pierre Forestier, toujours au fait des avant-gardes artistiques, offre des trésors d'innovation pour marier bien-être des patients et efficacité médicale. Ses réalisations de Clairvivre lui assureront une glorieuse carrière architecturale dans le milieu de la santé.

Les tuberculeux ne doivent pas se sentir oisifs et exclus, ils sont donc amenés à travailler, en fonction de leur état physique. Des ateliers d'imprimerie, de menuiserie, de serrurerie accueillent les malades pour un maximum de quatre heures de labeur par jour. Clairvivre est une arme contre la fatalité. Delsuc ne cesse par ailleurs de répéter que ses employés doivent être les plus heureux de Dordogne, et il invente des structures progressistes pour leur adoucir

la vie. Ainsi naissent les premières crèches en milieu rural, où les femmes étaient jusque-là censées n'être que mères au foyer.

Un patrimoine enfin valorisé

Clairvivre devient vite un pôle d'attraction pour la France entière, et même au-delà, puisque cette enclave rêvée voit en 1937 passer un certain Léon Trotsky, pas encore en exil, qui envisage de fonder « une cité forteresse-hôpital » pour les tuberculeux russes.

Dès 1937 encore, la vocation d'assistance de la cité s'élargit, et des Républicains espagnols, extirpés malades et misérables de la guerre civile, y viennent quérir un peu d'humanité. De même en 1939, après la décision d'évacuation des départements frontaliers de l'Allemagne, Clairvivre sert de repli à l'hôpital universitaire de Strasbourg, ce qui accroît son prestige médical.

Mais en 1940, la FNBPC est dissoute par le gouvernement de Vichy, et Albert Delsuc doit se résoudre à quitter la cité. Cela n'empêche pas une bonne partie de ses pensionnaires d'ancrer Clairvivre dans la Résistance, sous l'impulsion du capitaine Selvez, qui succédera comme directeur au général Poirel, déporté en avril 1944. Le professeur Fontaine, médecin commandant FFI, fait preuve de miracles d'endurance et d'ingéniosité pour pratiquer des interventions chirurgicales sur les blessés du maquis.

Des drames marquent pourtant la fin de la guerre à la cité. Trois jeunes médecins, qui officient à l'hôpital des Réfugiés, sont fusillés par erreur, alors qu'ils appartiennent à la Résistance. Le capitaine Selvez tombe lors de la bataille du Pizou, en pourchassant les Allemands à la tête de sa 12^e compagnie, formée à Clairvivre.

En 1946, Delsuc retrouve sa généreuse communauté dans un état pitoyable. Il a néanmoins prouvé qu'il n'est pas homme à se décourager. Avec l'appui de sa fédération renaissante mais sans l'indispensable concours de l'État, il aide patiemment Clairvivre à relever la tête. À l'expérience de réadaptation par le travail, annihilée par la guerre, succèdent progressivement, grâce aux efforts du médecin-chef Revol, des formations techniques qui permettent aux élèves, quand ils sont guéris, de quitter Clairvivre nantis d'un diplôme. Apogée de la réussite de ce système, en 1957 les représentants de dix-sept pays viennent étudier à Clairvivre les modalités de la rééducation professionnelle des tuberculeux.

En 1966, alors que son fondateur Albert Delsuc est décédé quatre ans plus tôt, la Société « La Maison des Blessés du poumon », qui gère Clairvivre depuis son origine, crée un Centre d'Aide par le Travail destiné à recevoir des personnes handicapées physiques. L'essor de cette nouvelle vocation conduit à la fermeture définitive du sanatorium en 1980, année durant laquelle, suite à des difficultés de gestion, Clairvivre est érigée en Établissement Public Départemental.

Sa première mission demeure d'ordre médico-social. Dans son Centre de Rééducation Professionnelle, dix-huit formations diplômantes sont aujourd'hui proposées. Elles comprennent une filière horticole de pointe, qui justifie l'implantation de superbes serres. Un Centre d'Aide par le Travail et son foyer d'hébergement au Grand Hôtel contribuent aussi au socle de Clairvivre.

Mais signe des temps, la cité, en marge de ses formations, n'a pas peur de venir s'alimenter au filon touristique, si nourricier du Périgord. Christian Morel a cette particularité unique de cumuler *de facto* les fonctions officielles d'un directeur de centre médico-social, et officieuses d'un maire de village, responsable de l'entretien dévorant d'un vaste parc immobilier. Forte d'un domaine qui s'étend aujourd'hui sur 137 hectares, la ville à la campagne diversifie ses services. « L'idée d'utiliser ce patrimoine a germé dès les années quatre-vingts, mais se précise actuellement. Après de lourds travaux de mise en accessibilité pour obtenir le label

‘Tourisme et handicap’, nous mènerons à bien trois projets : un hôtel, un village de gîtes et un centre équestre. »

La création d’un « musée Clairvivre », qui serait alimenté par les archives de la FNBPC, est également en discussion. On semble loin de l’utopie originelle d’Albert Delsuc, mais en proposant des solutions d’avenir pour assurer la pérennité du site, ces orientations contribuent après tout à perpétuer l’esprit novateur de son fondateur.

Hervé Brunaux

Encadré 1

Bienfaitrice des artistes

De nombreux artistes ont fréquenté Clairvivre. Parmi eux, Gaston Chaissac y séjourna de 1939 à 1942, pour parachever la guérison de sa tuberculose. Parallèlement à son séjour, il exposa aux Salons des Indépendants de Paris en 1940 et 1941. Depuis Clairvivre, Chaissac entretint une abondante correspondance avec des artistes et des écrivains, comme Dubuffet et Queneau.

Encadré 2

La bataille de l’eau lourde

En 1940, quand Paris fut menacé par les Allemands, Irène et Frédéric Joliot-Curie, qui menaient des recherches fondamentales dans le domaine de l’atome, voulurent se prémunir du risque de voir leur réserve d’eau lourde tomber aux mains des Allemands. Elle fut donc mise en sûreté, d’abord à Clermont-Ferrand, puis à Riom, avant d’embarquer pour l’Angleterre. Grâce à la complicité du couple Delsuc, Irène Joliot-Curie se réfugia à Clairvivre, de juin à septembre 1940. À son départ, les appareils de radiologie se détraquèrent sans qu’on en comprît la cause, jusqu’à ce qu’on découvre, dans une cache proche de la morgue, du radium que les Joliot-Curie avaient laissé à Clairvivre pour le soustraire aux investigations ennemies.

Pour en savoir plus :

Clairvivre, une ville à la campagne, par Pierre Moreau, éditions du Linteau.

Clairvivre... de l’utopie à la réalité, par Jacqueline Desthomas et Jean-Jacques Joudinaud, éditions de La Tuilière.